

COMPTES RENDUS

G. NENCI. — *Le relazioni con Marsiglia nella politica estera romana (dalle origini alla prima guerra punica)*, dans la *Revue d'Etudes Ligures*, XXIV, 1958, 1-2, pp. 24-97.

Les relations de Marseille et de Rome de l'époque archaïque à celle des guerres puniques ont déjà suscité de nombreuses études qui nous montrent que Rome et Marseille n'ont pas d'intérêt commun avant les guerres celtiques et puniques. (N.-J. Dewit, *Massilia and Rome*, dans *Trans. American Philology Assoc.* 71, 1940 ; H. Benedict, *The Romans in southern Gaul*, dans *Amer. Journal of Philology*, 63, 1942 ; Fr. R. Kramer, *Massilian Diplomacy before the second punic war*, *ibid.*, 69, 1948).

M. Nenci est-il arrivé à étayer par des preuves l'affirmation de Trogue Pompée que l'alliance de Rome et de Marseille remontait à l'époque de Tarquin le Superbe, c'est-à-dire à l'époque de la fondation de la colonie phocéenne ? Dans un copieux article, pourvu d'une abondante bibliographie française et étrangère qui montre qu'il est familier avec l'histoire du Midi de la Gaule, il étudie les sources antiques de ces relations, l'histoire et la légende de la fondation de Marseille, les rapports de Rome et de Marseille avant les guerres puniques et, enfin, l'alliance entre Marseille et Rome, qui aurait suivi la signature d'un traité entre Rome et Carthage, daté de 508 (?), par Polybe (pp. 71 et 86). La puissance navale de Marseille aurait été le principal garant de Rome qui n'avait alors pas de flotte, dès avant les guerres puniques.

L'existence à Rome d'un temple de Diane d'Ephèse, construit par les cités de l'Asie, selon les termes de Tite Live, montre les relations entre Rome et les ports ioniens. Mais il est peu vraisemblable de rattacher à une guerre entre Marseille, alliée de Rome, et Carthage, vers 490, et de localiser au cap Artemision ibérique (Cabo de la Nao), la bataille navale d'Artemision (p. 84), connue par un fragment de Sosylos, qui doit se situer à l'époque des guerres contre les Perses, au promontoire de l'île d'Eubée, ainsi que l'ont justement montré Garcia y Bellido et H. Bengtson. Ce qui n'enlève rien à la gloire des Marseillais qui, au lendemain de la fondation de la colonie, avaient consacré un trophée à Apollon de Delphes, avec le butin d'une victoire navale sur Carthage.

L'auteur suppose que Rome aurait donné à Marseille, en contrepartie de son traité avec Carthage, des privilèges de commerce aux bouches du Tibre. Ce sont là des allégations que n'appuient aucun texte ni aucun document archéologique.

La découverte d'un trésor monétaire contenant des monnaies de Velleia et de Marseille à Volterre, au cœur du pays étrusque, que signale l'auteur, comme celle d'amphores et de *bucchero nero* de la première moitié du VI^e siècle dans tous les sites grecs de la côte du Midi de la Gaule et d'amphores phéniciennes associées à la céramique cyprote et ionienne jusque sur la côte atlantique du Maroc, à Mogador, montrent que les relations commerciales entre pays ennemis n'ont rien à voir avec la politique.

F. BENOIT.

GIOFFRE (D.). — *Il commercio genovese del sale e il monopolio fiscale nel secolo XIV*, dans *Bollettino Ligustico*, t. X (1958), pp. 1 à 31.

Le sel, produit de première nécessité, et qui ne peut s'exploiter qu'en certains lieux privilégiés, était l'objet, au Moyen Age, d'un trafic très important. L'attention des historiens sur ce produit a été attirée il y a quelques années par la *Revue du Nord* et la section d'histoire de la Faculté des Lettres de Lille qui ont lancé une vaste enquête pour l'étude de la production, du transport et de la consommation de cette denrée.

Au 83^e Congrès des Sociétés Savantes d'Aix, une séance d'après-midi, le 10 avril 1958, a été presque entièrement remplie par diverses communications sur le problème de l'exploitation et du commerce du sel en Méditerranée. Y participèrent notamment M. le professeur Mollat, alors à Lille, et son assistant M. Le Goff (les promoteurs de l'enquête mentionnée ci-dessus), le R.P. de Romefort, auteur d'une thèse de l'Ecole des chartes sur le sel en Provence jusqu'au début du XIV^e siècle, qui est restée manuscrite, mais que nous espérons voir publiée prochainement et, enfin, M. Billioud qui s'était attaché à étudier la ferme et le tirage du sel sur le Rhône dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Le problème du transport du sel de Camargue aux XIV^e-XV^e fait actuellement l'objet des recherches d'un élève de l'Ecole des chartes, M. Moulinier. L'histoire de cette précieuse denrée est donc à l'ordre du jour et la Provence n'est pas restée à l'écart de ces recherches. Elle y tient d'ailleurs un rôle de premier plan en raison des importantes salines de Camargue, de l'étang de Berre et d'Hyères.

C'est pourquoi nous attirons l'attention des chercheurs provençaux sur cet article d'un érudit italien qui, en utilisant les riches sources des archives génoises, apporte des compléments d'information pour la connaissance de l'économie provençale et nous fournit des chiffres précis sur l'exportation du sel d'Hyères à Gènes au XIV^e siècle.

Signalons à ce propos que M. Malartic, étudiant à la Faculté des Lettres d'Aix, prépare actuellement un diplôme d'études supérieures sur le sel d'Hyères aux XIV^e et XV^e siècles ; il complètera ainsi les précieux éléments tirés des archives génoises par la mise en œuvre des sources provençales : archives de la ville d'Hyères et, surtout, enquêtes et accords sur les salines et la gabelle de cette ville aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône. Ces archives conservent d'ailleurs, sous la cote B 185, un gros registre de comptes de la gabelle du sel à Gènes de 1353 à 1358 pendant les cinq ans de la ferme de Francesco Oltramonte et d'Antonio di Castiglione. L'étude de ce document, qui n'a pas été utilisé par D. Gioffre, n'apporterait sans doute pas de grands changements à ses conclusions.

Les recherches de cet érudit italien ont porté de 1340 à 1395 sur les registres *introitus et exitus della compera salis de l'Archivio di Stato* de Gènes. L'article, divisé en trois parties, étudie successivement les importations génoises et les marchés d'approvisionnement, puis le profit du monopole, les prix et la consommation sur le territoire de la République, enfin les réexportations par terre ou par mer. La Ligurie génoise, ne disposant que de salines peu nombreuses, doit importer la majeure partie du sel nécessaire à ses habitants. Les salines d'Hyères, les plus rapprochées, ont de tout temps figuré parmi les fournisseurs

les plus importants. Les textes génois ne parlent que d'Hyères, mais il est probable que sous cette dénomination figuraient quelques arrivages de sel de Berre, de Lavalduc ou de Camargue. Dès 1138, un traité d'amitié est conclu entre Gênes et les seigneurs d'Hyères, traité renouvelé et confirmé en avril 1229. Une nouvelle convention est signée en 1343 avec le gouvernement de la reine Jeanne. Tous ces accords évoluent en détail les modalités de chargement et de prix et les conditions du transport.

La navigation entre la Provence et la Ligurie était facilitée par le grand nombre de petits ports tout au long de la côte ; un actif cabotage ne cessa d'exister entre ces deux régions voisines, troublé seulement durant certaines époques et notamment entre 1317 et 1331 et 1409-1411 par des luttes politiques. Les registres d'arrivée du sel à Gênes mentionnent avec précision les bateaux, la provenance et les poids. Pour les quelques années où les calculs sont possibles, le sel d'Hyères arrive nettement en tête. En 1358, par exemple, sur 42.512 émines, le sel provençal entre pour 32.382 (soit 75 %) ; en 1361 et 1366, le pourcentage tombe aux alentours de la moitié (46.681 émines sur 94.276 et 34.671 sur 60.000). En évaluant l'émine de Gênes à 82 kg. 434, cela fait pour 1358 un total de 2.669 tonnes de sel exportées d'Hyères à Gênes. Les chargements sont effectués sur de petits bateaux qui, en multipliant les voyages, finissent par transporter un fort tonnage ; ainsi, en 1361, les registres mentionnent l'arrivée de 121 bâtiments (dont 66 barques et 33 coques). Tous ces navires sont d'origine ligure (l'auteur n'a relevé, en 1361, que trois patrons provençaux) et ceci concorde bien avec le grand nombre de petits bâtiments des deux Riviéras qui ne cessent de fréquenter le port de Marseille durant le XIV^e siècle pour des transports de cabotage. Les exportations régulières de sel d'Hyères devaient entraîner certainement, en retour de Gênes, des épices et des produits de l'artisanat local (armes, tissus à fils d'or, cercles de bois). La ville abritait sans doute plusieurs agents des sociétés génoises, puisque la République y avait un consul (le 3 janvier 1399 : Nicolas Pallavicino).

Les pages qui intéressent l'exportation du sel provençal à Gênes sont, on le voit, extrêmement précises et intéressantes. Dans la suite de son article, l'auteur examine les autres marchés d'approvisionnement. Ce sont tout d'abord l'île d'Iviça, dans les Baléares, dont les exportations, inférieures à celles de Provence, sont cependant importantes et donnent lieu à un trafic spécialisé et régulier ; dans une proportion moins grande, viennent ensuite Alexandrie, puis, d'une manière infime, l'île de Chypre et la Grèce. Depuis l'occupation de la Sardaigne par les Catalans, les Génois ne s'approvisionnent plus comme autrefois aux importantes salines de cette île.

L'auteur examine ensuite les variations du prix du sel qui augmente notablement pour des raisons fiscales, l'importance de sa consommation dans l'ensemble du territoire de la République, puis le problème de la contrebande et ses répercussions. Gênes étant essentiellement un port de transit, le sel ne fait pas exception aux autres produits et la ville le réexporte en partie ; parmi les meilleurs clients de ce produit figurent la Lombardie et le Piémont et, d'une manière plus épisodique, la Toscane, le Latium et même le royaume de Naples. Cette exportation est d'ailleurs tributaire d'une importation supérieure à la consommation locale et de divers empêchements de transports dus aux guerres nombreuses à cette époque en Italie du Nord. Il est donc difficile de la

connaître par des chiffres précis et réguliers. Notons cependant un accord de 1368 pour la fourniture au duché de Milan de 20.000 émines, chiffre important qui montre que cette réexportation n'est pas négligeable.

L'article de M. Gioffre qui s'appuie sur de nombreux dépouillements apporte une très utile contribution à l'histoire du commerce du sel en Méditerranée occidentale, au Moyen Age.

E. BARATIER.

Le navire et l'économie maritime du Moyen Age au XVIII^e siècle, principalement en Méditerranée. Paris, S.E.V.P.E.N., 1958, in-8°, 220 pages. [Travaux du 2^e Colloque international d'histoire maritime, présentés par M. MOLLAT avec la collaboration du commandant DENOIX et d'Olivier de PRAT.]

Un premier colloque avait réuni, en 1956 à Paris, sous les auspices du Comité de Documentation historique de la Marine et de l'Académie de Marine, des chercheurs de formations diverses, historiens et navigateurs, qui s'étaient rencontrés dans le but d'enrichir mutuellement leurs connaissances pour le plus grand profit de l'histoire des problèmes maritimes (1). Avec l'étude de problèmes généraux et fondamentaux, tels la structure et le tonnage des navires ou la navigation astronomique, les participants s'étaient surtout attachés à la navigation dans la Manche et dans l'océan Atlantique.

Le second colloque a été singulièrement élargi dans les perspectives scientifiques et internationales et approfondi dans l'étude particulière de l'économie maritime méditerranéenne ; de ce fait, il nous intéresse de plus près. Une demi-journée a été consacrée aux problèmes techniques avec les communications de M. Paul Gille sur *les écoles de constructeurs*, du R.P. François Russo sur *l'enseignement des sciences et de la navigation dans les écoles d'hydrographie aux XVII^e et XVIII^e siècles*, et du R.P. de Dainville sur *les origines marines de l'expression cartographique du relief terrestre par côtes et courbes de niveau*. Il est question, dans ces exposés de l'école d'hydrographie de Marseille sous l'Ancien Régime et de la valeur de son enseignement. A ces communications s'apparente celle du commandant Avelino Teixeira da Mota sur *l'art de naviguer en Méditerranée du XIII^e au XVII^e siècle et la création de la navigation astronomique dans les océans*. L'auteur insiste sur la différence fondamentale qui existe entre les deux navigations, la pratique navale en Méditerranée ayant conservé un caractère de cabotage et n'ayant pas utilisé les procédés astronomiques avant le XVI^e siècle. Ce qu'il explique ainsi : la Méditerranée étant étroite et allongée d'Est à Ouest, les moyens rudimentaires de détermination de latitude ne donnaient qu'un résultat trop approximatif et moins rigoureux que l'estime à vue de côte ; quand à la détermination des longitudes, elle n'interviendra que plus tard.

(1) Ces études du premier colloque ont été publiées par les soins de MM. Mollet et O. de Prat, *Le navire et l'économie maritime du XV^e au XVIII^e siècle*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1957, in-8°, 135 pages, 16 planches.

La première partie de l'ouvrage, qui renferme des communications d'historiens sur l'évolution de l'économie maritime, est entièrement axée sur la Méditerranée, mais ouverte largement sur les différents pays riverains. Nous citerons rapidement les articles de M. Jorgo Tadic sur *le port de Raguse et sa flotte au XVI^e siècle*, de l'abbé Garnier sur *galères et galéasses à la fin du Moyen Age* et de M. Maurice Lombard sur *les arsenaux et bois de marine dans la Méditerranée musulmane (VII^e-XI^e siècles)*, excellente synthèse en une cinquantaine de pages d'un sujet neuf et passionnant qui montre l'importance du ravitaillement en bois pour le développement d'une puissance maritime. M. Rambert, en quelques pages qui nous touchent plus spécialement, traite de *la navigation de Marseille avec les ports espagnols de 1660 à 1789* ; il s'attache surtout à la route maritime suivie et aux types de navires en usage (presqu'exclusivement petits et moyens bâtiments à voiles latines). Nous retrouvons ces problèmes, mais traités pour une période antérieure, avec l'excellente communication de M. Heers sur *les types de navires et la spécialisation des trafics en Méditerranée à la fin du Moyen-Age*. L'auteur insiste sur la spécialisation des transports maritimes suivant les trafics habituels des ports ; les bâtiments d'un tonnage modeste (barques, lembo, fustes) assurant le cabotage appartiennent généralement aux patrons des petits ports, ainsi les nombreuses barques des Rivières de Gênes qui inondent le littoral provençal. Même dans les grands ports, suivant la nature des marchandises en transit, s'opèrent peu à peu des spécialisations, les navires étant adaptés à leur chargement et les types de bâtiments utilisés pouvant changer après la rupture de certains courants commerciaux. Au XV^e siècle, Venise et Florence, qui transportent surtout des produits de luxe (épices, draps, bois coloniaux etc...), utilisent des galères rapides ; à côté de la galère légère, la grosse galée du commerce a déjà un tonnage important, mais elle reste bien inférieure en dimensions et en poids à la nef génoise, plus solide et de forme massive. Si les naves génoises ont un tonnage nettement plus élevé que leurs homologues de Florence, Venise ou Marseille, c'est que les Génois, depuis 1376 et jusqu'en 1460, se spécialisent surtout dans le transport de l'alun dont ils ont le quasi monopole et qui est un produit lourd.

De nombreux problèmes d'économie maritime, on le voit, ont été abordés dans les séances de ce colloque, d'heureuses mises au point entre spécialistes ont suivi les exposés et le procès-verbal de ces échanges de vues a été également imprimé. Cette publication intéressera certainement les historiens et érudits provençaux que l'histoire maritime ne peut laisser indifférents.

E. BARATIER.

CARRIERE (M^{me} J.). *La population d'Aix-en-Provence à la fin du XVII^e siècle*. — Aix, *La Pensée Universitaire*, 1953, in-12^e, 114 pages avec tableaux et plans. Ronéot.

Les travaux démographiques passent pour austères et les statistiques chiffrées effrayaient les historiens d'autrefois. La connaissance aussi exacte que possible du nombre de la population et de son évolution est pourtant une donnée essentielle à toute étude historique.

Il faut donc féliciter M^{lle} Carrière de s'être engagée courageusement dans une voie jusqu'ici peu encombrée et d'avoir consacré à la démographie aixoise du XVII^e siècle un ouvrage aussi solide dans son fonds qu'élégant dans sa forme.

Une étude sur la population, antérieurement à la période des recensements réguliers du XIX^e siècle, présente de grandes difficultés dues à l'inexistence des sources d'information directe et à l'interprétation délicate des documents qui peuvent les remplacer dans une certaine mesure.

L'auteur a étudié en détail le premier registre de capitation d'Aix en 1695 et en a tiré le maximum de renseignements ; les archives communales de cette ville renferment une soixantaine de rôles et dénombrements de capitation (CC5 à CC 73), mais beaucoup n'intéressent qu'un seul quartier. Le registre de 1695 a l'avantage d'être le premier en date, de porter sur l'ensemble de la cité et du terroir et de constituer un véritable dénombrement des maisons et des chefs de famille, quartier par quartier.

M^{lle} Carrière nous fournit ainsi sur la population aixoise des chiffres globaux très précis et très sûrs : 27.512 habitants pour la ville et le faubourg, répartis en 2.990 maisons et 7.185 familles et 2.992 habitants dans les quartiers du terroir en 531 bastides et 534 familles.

Cet état descriptif lui a permis également d'établir de précieuses statistiques sur la densité de la population dans chaque quartier, la répartition des maisons religieuses, des familles nobles et des différents corps de métiers et catégories sociales du Tiers-Etat. Ce faisant, elle a pu rectifier, sur certains points, les idées quelquefois erronées que l'on pouvait avoir sur l'importance des groupes sociaux. Au curé de Rilly-aux-Oies qui, traversant la ville d'Aix à la fin du règne de Louis XV, la voyait surpeuplée d'ecclésiastiques et remplie d'églises et de couvents, elle répond par des chiffres précis : 963 membres du clergé régulier et 173 séculiers, ce qui n'est pas tellement exagéré pour une ville de 30.000 habitants avant la Révolution. On trouve également une étude des registres paroissiaux de l'année 1695 avec diagrammes d'actes par mois et quelques précisions sur les phénomènes proprement démographiques de nuptialité, natalité et morbidité.

Tout cela est fort bien exposé et ne prête guère à la critique. Je pense que l'auteur pardonnera à un médiéviste de lui chercher noise sur un détail qui n'a pas de rapport direct avec son sujet. Il s'agit du chiffre de la population aixoise en 1481, qu'elle évalue approximativement à 23.000 habitants, d'après Roux-Alphéran. Cet érudit étant d'ordinaire fiable, j'ai eu la curiosité de vérifier son information et j'ai été bien déçu de voir qu'il la tenait des tableaux très fantaisistes de la Statistique des Bouches-du-Rhône du comte de Villeneuve (t. III, p. 32) ; ils fournissent, en effet, pour toutes les communes du département et pour chaque siècle de Jésus-Christ à la Révolution, un chiffre précis d'habitants ; de telles précisions pour des siècles aussi obscurs se passent de commentaires et relèvent de la pure imagination. En réalité, il faut renoncer à connaître, même approximativement, le chiffre de la population d'Aix en 1471 et il est vraisemblable qu'il était alors aux alentours de 10.000 habitants plutôt que de 20.000.

Les nombreux renseignements que M^{lle} Carrière a retirés de ce registre de capitation montrent combien l'étude de ces documents, établis dans un intérêt fiscal, peut se révéler productive. Les états de capitation sont loin d'être représentés dans toutes les archives communales aussi largement qu'à Aix ; certaines communes n'en possèdent plus, d'autres n'ont que quelques listes d'une présentation différente et d'une utilisation plus difficile. Néanmoins, il faut souhaiter que des études de ce genre soient entreprises, pour diverses communes, partout où cela sera possible, nos connaissances sur la Provence à l'époque de l'Ancien Régime s'en trouveront considérablement enrichies.

E. BARATIER.

ANNALES DU MIDI

publiées sous les auspices des Universités
d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
(4 numéros par an)

Sous presse :

1959 - N° 5

TABLES QUARANTENAIRES 1919 - 1958

et au sommaire du n° 1 de 1960 :

GÉRARD (P.). — Vilaigon, Castillon et la famille de Valségur-Castelmaurou. Etude sur le patrimoine de l'abbaye Saint-Sernin de Toulouse.

BOUSQUET (J.). — Un traité entre les comtes de Rodez et les consuls de Millau.

ROUDIÉ (P.). — Documents sur les fortifications des places-fortes de Guyenne au début du XVI^e siècle.

CHARLES (A.). — L'isolement de Bordeaux et l'insuffisance des voies de communication en Gironde au début du Second Empire.

ARMENGAUD (A.). — A propos des origines du sous-développement industriel dans le Sud-Ouest.

Edouard PRIVAT, éditeur
14, rue des Arts - TOULOUSE
(C.C.P. Toulouse 1172-40)

Abonnements : France et Union Française : 1.500 F.

Etranger : 1.800 F.

Le numéro : 450 et 500 F.

**EDITIONS DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

155, Rue de Sèvres - PARIS (XV^e)

VIENT DE PARAITRE :

GALLIA - TOME XVII - 1959 - FASCICULE 1

H. GALLET DE SANTERRE, Jean Jannoray (1909-1958).

R. JOFFROY et D. BREZT-MAHLER. Les tombes à char de La Tène dans l'Est de la France.

P.-M. DUVAL. Une enquête sur les enceintes gauloises de l'Ouest et du Nord.

J. MARCADÉ et L. PRESSOUYRE. Une statuette-portrait romaine en albâtre et marbre au Musée d'Agen (Lot-et-Garonne).

P. VEYNE. Le monument des suovétauriles de Beaujeu (Rhône).

M. LUTZ. L'officine de céramique gallo-romaine de Mittelbronn.

J. ARNAL et R. RIQUET. Le cimetière wisigothique des Pinèdes à Saint-Mathieu-de-Trévières (Hérault).

Notes : C.-H. LAGRANDE. Un habitat côtier de l'Age du Fer à l'Arquet, à la Couronne (Bouches-du-Rhône).

Un volume in-4° (23 × 28), 201 p., 92 fig., 26 pl. in-t., 1 pl. h.-t. 4.000 fr.

L'activité archéologique en France est coordonnée, depuis 1941, dans le cadre de circonscriptions d'antiquités préhistoriques (jusqu'à l'Age du Bronze inclus) et d'antiquités historiques (de l'Age du Fer à l'an 800 ap. J.-C.), qui coïncident avec les 16 Académies. Pour la publication des résultats la loi de 1941 a chargé le Centre National de la Recherche Scientifique de créer la revue *GALLIA*, dont le premier volume a paru en 1943.

Le Comité de Direction a pour secrétaire, M. Albert Grenier, membre de l'Institut.

GALLIA contient des articles de fond, des notes brèves, des informations de première main émanant des Directeurs de circonscription et une chronique des recherches publiées. Son but est de donner, à côté d'études approfondies, un tableau annuel aussi complet que possible de l'activité archéologique en France. Une illustration abondante répond aux exigences actuelles de la science : plans, relevés, cartes, coupes, photographies, etc. ; le format in-4° a été choisi à cet effet. Le tome annuel se compose de deux fascicules et, à partir du tome XVI, une série particulière est consacrée exclusivement à la Préhistoire :

ONT PARU :

— aux Presses Universitaires de France, 108, boulevard St-Germain, Paris-VI :

Tome I, fascicule 1, 1943.

Tome I, fascicule 2, 1943.

Tome II, 1944 (le tome III n'a pas paru).

— aux Editions de Boccard, 1, rue de Médicis, Paris-VI :

Tome IV, 1946.

— au Centre National de la Recherche Scientifique, 155, rue de Sèvres, Paris-XV :

Tome V, fascicule 1, 1947, à tome XVI, fascicule 2, 1958.

Gallia-Préhistoire, tome I, 1958 3.000 fr.

Suppléments à GALLIA (même format) :

— aux Editions de Boccard, 1, rue de Médicis, Paris-VI :

1. — H. ROLLAND. Les fouilles de Glanum (St-Rémy-de-Provence), 1956.

— au Centre Nat. de la Rech. Scientifique, 155, rue de Sèvres, Paris-XV :

- II. — J. FORMIGÉ. Le Trophée des Alpes (La Turbie), 1949 960 fr.
III. — H. ROLLAND. Fouilles de Saint-Blaise (B.-du-Rh.), 1951 2.200 fr.
IV. — P. WUILLEUMIER. Fouilles de Fourvière à Lyon, 1951 1.500 fr.
V. — F. BENOIT. Sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille, 1954 1.400 fr.
VI. — G. CHENET et G. GAUDRON. La céramique sigillée d'Argonne des II^e et III^e siècles, 1955 2.600 fr.
VII. — H. ROLLAND, Fouilles de St-Blaise (B.-du-Rh.), 1951, 1955, 1956. 1.900 fr.
VIII. — G. FAIDER-FEYTMANS. Recueil des Bronzes de Bavai (Nord), 1957 3.500 fr.
IX. — Abbé MOUTON et R. JOFFROY. Le Gisement aurignacien des Rois à Mouthiers (Charente), 1958 2.000 fr.
X. — H. STERN. Recueil général des Mosaïques de la Gaule, t. I, fasc. 1, 1957 2.800 fr.
XI. — H. ROLLAND. Fouilles de Glanum (Saint-Rémy-de-Provence), 1947-1956, 1958 3.000 fr.
XII. — J. GRICOURT, G. FABRE et M. MAINJONET, J. LAFABRIE. Trésors monétaires et Plaques-boucles de la Gaule romaine : Bavai, Montbouvry, Chécy, 1959 7.000 fr.
XIII. — E. ESPÉRANDIEU † et H. ROLLAND. Bronzes antiques de la Seine-Maritime

En préparation :

H. STERN. Recueil général des Mosaïques de la Gaule, I, 2.

R. AMY, P.-M. DUVAL, J. FORMIGÉ, A. PIGANIOL, G. PICARD et J.-J. HATT. L'Arc d'Orange.

F. BENOIT. Archéologie sous-marine : l'épave du Grand-Congloué.

PROVENCE HISTORIQUE

TABLE DES MATIERES DU TOME IX

(1959) - Fascicules 35 à 38

| | |
|--|----------|
| AUBENAS (R.). — Commerce des draps et vie économique à Grasse en 1308-1309 | 201 |
| AUBERT. — Un Marseillais de la Mission de Perse sous Napoléon I ^{er} : le commandant Truilhier | 213 |
| BENOIT (Fernand). — Allocution prononcée à la Bibliothèque d'Arles | 188 |
| BENOIT (Fernand). — Les antiques de la collection Choiseul-Gouffier au Musée de Marseille | 62 |
| Bibliographie de l'Histoire de Provence (suite) - Années 1951, 1952, 1953, 1954 | XLIX, CV |
| BOURDON (J.). — Renan et Mistral, juges de Napoléon ... | 258 |
| CHAUVIN. — Le « tambour de Trente » et saint Pancrace. | CXI |
| DURBEC (G.-A.). — Les Templiers de Provence - Formation des commanderies et répartition géographique de leurs biens | 3, 97 |
| FEVRIER (P.-A.). — La basse vallée de l'Argens - Quelques aspects économiques de la Provence orientale aux xv ^e et xvi ^e siècles | 38 |
| MORIN-PONS (Frank). — Thiers, avocat aixois | 226 |
| PALANQUE (J.-R.). — Sur les origines du culte de la Madeleine en Provence | 193 |
| STREMOOUKHOFF. — Trois voyageurs russes dans le Midi de la France | 133 |
| TAVERNIER. — Les Cent Jours à Marseille (journal de M ^{me} Pellizone) | 150 |

Comptes rendus

| | |
|---|-----|
| BOSCOLO (A.). — L'abbazia di San Vittore, Pisa e la Sardegna (E. Baratier) | 85 |
| BRAEMER (F.). — Les stèles funéraires à personnages de Bordeaux (H. Rolland) | 182 |
| CARRIERE (M ^{me} J.). — La population d'Aix-en-Provence à la fin du xvii ^e siècle (E. Baratier) | 269 |
| GIOFFRE (D.). — Il commercio genovese del sale e il monopolio fiscale nel secolo xiv (E. Baratier) | 266 |
| HOURS (H.). — La lutte contre les épizooties et l'école vétérinaire de Lyon au xviii ^e siècle (E. Baratier) | 183 |
| LIVET (Roger) et ROUX (Augustin). — Eléments d'histoire agraire d'un terroir provençal : Saint-Saturnin-les-Apt (G. Gangneux) | 87 |
| Le navire et l'économie maritime du moyen âge au xviii ^e siècle principalement en Méditerranée (E. Baratier) | 268 |
| NENCI (G.). — Le relazioni con Marsiglia nella politica estera romana (dalle origini alla prima guerre punica) (F. Benoit) | 265 |

Chronique

| | |
|--|-----|
| Archives des Alpes-Maritimes, des Bouches-du-Rhône | 91 |
| Archives Nationales - Nouveaux inventaires | 185 |
| Congrès (8 ^e) de la Fédération historique, Gap | 186 |
| Faculté (à la) des Lettres et Sciences humaines d'Aix | 90 |
| Hommage à Camille Jullian | 184 |